

POÉSIE MINEURE

Par Émile Sadiki

LA FLEUR DE LANTERNE

Mon bonheur, mon cœur, mon amour,
Importe-t-il que je rappelle
Que tu es la fleur la plus belle
Qui luit et éclaire le jour?
J'ai pris, pour aller voir, mon temps,
Les merveilles de notre monde,
Interroger l'avis des gens,
Sur toute la planète ronde,
Je n'ai vu aucune beauté,
Aucune lumière et clarté
Semblable à la tienne chérie.
Qu'ai-je de plus cher dans ma vie,
Si ce n'est toi ? Car de ta flamme
Seule brûle entière mon âme.
Est-il sur terre un homme heureux
Tel que moi ? Non, croire je n'ose.
Aucun homme, ma belle rose,
Face à ton aspect lumineux,
Ne peut résister à tes charmes
Sans laisser couler quelques larmes
Pour n'admirer que ta beauté.
Les bois, les murmures des eaux,
Le son des forêts et d'oiseaux,
Tous disent: < ô quelle clarté! >
J'ai entendu tant de beaux chants,
Mais quoi que j'y pense longtemps,
Nulle voix, nul rythme et nul son
N'est pareille à la mélodie,
À la douceur, à l'harmonie
Que produit ta voix. Il est bon
Et fort doux pour moi de l'entendre.
Je suis le seul à la comprendre
Et à sentir cette tendresse
De ta parole qui caresse

Le plus profond coin de mon cœur.
Femme, mon étoile et ma fleur,
Va donc aux abeilles prier,
Femelles, furieuses, jalouses
De tes lèvres sucrées et douces,
Qu'elles cessent de m'attaquer.
Mes célestes étoiles belles
Que j'observais souvent la nuit,
Attentif et sans faire bruit :
Elles pleurent... Elles sont seules !
J'ai trouvé une fleur encore
Beaucoup plus ravissante et belle,
Plus fascinante et plus modeste
Que tant j'aime, que tant j'adore.
Princesse, Voici ton charmant
À ton service à chaque instant !
Nous irons là, dans la montagne,
Voir la forêt et la campagne,
Pour aller dire aux bois, aux lions,
À la feuille flétrie qui tombe,
À la fourmi, à la colombe,
À l'univers: nous nous aimons !

LE POISON DÉLICIEUX

Deux idées se disputent mon esprit,
Chacune se veut le pouvoir suprême.
Obligé, je dois, devant ce problème,
Passer pour un juge. L'une me dit :
< poète, comme tu es en plein printemps,
Fait de moi, la distraction, ta maîtresse.
Oublie la réflexion car bref est le temps,
Saisis-le, la mort c'est pour la vieillesse.
Je suis dans l'ivresse et la folie;
Poète, fais de moi ta meilleure amie.>
Alors l'autre réplique, toute rouge:
< Mon cher poète, avant que ton cœur ne bouge,
Laisse-moi te remettre à la raison.

Ma rivale a bien tort, la distraction.
Je suis pour toi, la réflexion, mon prince,
Un précieux trésor, plus cher que de l'or.
Avec moi tu te découvres toi-même,
Je suis ton Belvédère et mirador,
Ton guide qui de justesse t'aime.
Mon prince, si de temps en temps je grince;
Elle te conduit dans le labyrinthe
Fort noir où toute lumière est éteinte.>
< embrasse-moi poète.> l'une me dit.
< plutôt moi, prince.> l'autre contredit.
Tu l'as bien dit ma chère distraction,
Il est vrai que je suis encore tout jeune.
Tu n'es, chère, qu'un délicieux poison.
La réflexion soigne et guérit ma peine.
Tu rends bêtes les hommes, fous et lâches.
Pourquoi donc, nos soucis, tu nous les caches ?
Réflexion, fait de moi ton subalterne,
Tu es plus raisonnable en vérité.
Ô guide de ma vie, ô ma lanterne !
Fais de ma vie une prospérité !

CARTE ROSE

L'œil du soleil me fixe un regard de vipère
Qui me jette ses rais enflammés de colère.
Ô Astre! Pourquoi donc me lances-tu ces flammes
Quand, dans cette triste journée, blessée, mon âme
Médite sur ses jours en pleurant le présent ?
Prête oreille, ô divin serviteur, un moment :
Hier soir, j'ai longtemps pleuré,
Pour mon plaisir et mon péché.
J'avais promis à ma Gertrude,
Le zahir de ma solitude,
D'être fidèle à mes propos.
Cependant, traître, le repos
M'a offert une blanche carte,
J'ai oublié l'heure et la date,

J'en ai profité la semaine
Jusqu'hier la nuit où la peine
De mon crime a choqué mon cœur.
Ô souffrance ! Ô chère douleur !
Que faut-il, parlez, que je fasse ?
Ce que je fais mouille ma face,
Bien qu'il soit mon désir, mon rêve,
Il me ronge et mon esprit crève.
Ô fleur Frankline et sa victime !
Vois-tu, mon amour, dans quel crime,
Pour alimenter notre flamme,
Plongent consciemment nos deux âmes ?
Je demande une seule chose :
Au nom de notre carte rose,
Comme le temps jaloux va fuir,
Quand tu auras perdu un jour,
Ma rose, tout de notre amour,
Conserve au moins le souvenir
Que tu fus une fois la fleur
Pour qui, au nom de la passion,
Un homme, un poète et un rêveur
Admit de boire le poison.

MA DROGUE

Brillez toujours et encor, roses,
Luit et rayonne encor, soleil.
Car vous êtes les seules choses
Me donnant repos et sommeil.

Brillez toujours et encor fleurs,
Votre odeur est un bon remède
Dont la douceur tranquillise, aide
Et calme la douleur des coeurs.

Chantez, chantez encor fauvelles,
Votre voix est une musique
Qui touche et plaît, qui blesse et pique

Les âmes et les cœurs en miettes.

Travaillez, travaillez, abeilles.
Car je revis par votre miel
Toutes les voluptés du ciel
Qu'ont ses lèvres tendres, vermeilles.

Grandissez pommiers, car vos fruits
Sont des merveilles très sacrés,
Sont un beau jardin qui réjouit
Mon cœur blessé cherchant la paix.

Ma fleur, celui que tu ignores,
Après tant de soirs, tant d'aurores
Passés à deux, ne peut t'ignorer,
Où que tu sois, ni t'oublier.

Morte ou pas, parmi tant d'amours,
Tant de femmes, tu es la seule
Fille, fleur, rose, laide ou belle,
Que j'aime et j'adore toujours.

CENDRES ROSES

J'aime souvent le soir quand la nuit tombe
Voir la face du soleil moribond.
Car mon regard inquiet et vagabond
Semble voir le seuil ouvert de ma tombe.
Ô sort désiré et fort effrayant !
Je n'attends plus dans ce monde que toi.
Mourir jeune ou vieux n'est plus important;
L'important c'est d'être en paix avec soi.
J'espère peut-être trouver repos
Auprès de toi qui sais ce que je vaux.

Le renard, à force d'être menteur,
Finit par confondre loup et corbeau :
Plus on cache aux autres la vérité,

On finit par la cacher à nous-même.
Tout ce que ma bouche a dit par bonté,
Par amour pour toi, chère, ne vaut même
À un dixième du pesant fardeau
Que porte, endurent, silencieux, mon coeur.
Je n'aurais pu donc, doutant de ta force,
Te partager ce que cache mon torse.

J'ai souffert ce nom d'aveugle et de sourd,
Parce que mon âme était du poid lourd
Consciente du mal qu'elle commettait;
Parce que malgré tout mon coeur t'aimait
Comme il ne l'avait jamais fait jadis ;
Parce que je me voyais en toi femme,
Débordée d'amour et pleine d'esprit ;
Parce que Dieu mit au fond de ton âme
Ce qu'ailleurs on trouve très rarement :
Un charme irrésistible et trop puissant.

Mais pourquoi, sans pitié ni compassion,
Berçais-tu celui que tu prétendais
Aimer plus que tout par ces tromperies ?
Te sentais-tu avec ton cher amant,
Ton ami en mauvaise compagnie ?
Ai-je donc vainement perdu mon temps
En buvant, pour ton plaisir, ce poison ?
Est-ce donc, Zahir, ce que tu voulais ?
C'est bien de toi que provient mon regret,
Non de la révélation du secret.

Imagine combien il m'a coûté
Pour qu'on te redonne la liberté
De me parler du moins comme ton frère ?
Sais-tu combien grande était ma misère
Quand, te montrant les notes de mes pleurs,
Tu fus insouciant et indifférent ?
Sais-tu, Zahir, combien j'eus mal au coeur
Quand, voyant que je ne vau rien, méchante,

Tu me bloques dans les réseaux sociaux ?
Voilà pourquoi mon coeur est en lambeaux !

Laissons de côté ma triste douleur ;
Pourquoi dois-je toujours pleurer tout seul ?
Quelle image, esprit insensible et cruel,
Auras-tu peint dans mon for intérieur ?
Si je ne suis ce que je prétends être,
Alors toi, qui es-tu, ange ou démon ?
Nul ne sait ce que tu laisses paraître...
Ô Bon Dieu ! Je vous demande pardon
Pour mon crime. Non pour l'avoir connue,
Mais pour avoir aimé une inconnue.

PHORINEL

Parfois sans le vouloir, mon cœur pénètre et plonge
Dans le fleuve agité de la mélancolie.
Sa cadence sans rythme et loin de l'harmonie,
M'agite, m'engloutit, m'asphyxie et me ronge
Par des pensées amères,
Dures comme des pierres.

Ô tristesse ! Ô tourments ! Ô ma douce douleur !
Pourquoi la vie est-elle aussi paradoxale ?
Dieu Amour, voyez-vous ce gamin malheureux,
Rôdant en pleine rue comme une mouche sale,
Observez donc ses yeux,
Il est tout seul, seigneur.

Cœur plein de courtoisie, âme presque parfaite,
Il médite la nuit et le jour vagabonde
Pour avoir de quoi survivre dans ce monde
Égoïste. Partout vu mais nul ne s'inquiète,
Nul ne lui vient en aide,
Il souffre sans remède.

D'où vient qu'il souffre ? Pourquoi l'a-t-on jeté ?

Ses parents, sont-ils morts ? L'ont-ils abandonné ?
Les orphelins, humains frères, prenons soin d'eux.
Quelle douleur seigneur, quelle peine est la leur!

Heureux ou malheureux,
Tout être a de valeur.

JE SUIS AMOUREUX DE...

Ô Amour! Ô Solitude! Ô Cupidon dont les flèches ont percé mon pauvre cœur amoureux
d'une créature, d'un être, d'un ange, d'une étoile, d'une fleur, d'une beauté, d'une rose qui me
veut faire souffrir par un silence de mort!

Si l'on pouvait évaluer le degré de la chaleur du soleil, si l'on pouvait à un homme, tombé
dans un profond trou plein d'épines, demander d'exprimer sa douleur, si seulement l'on
pouvait mêler les effets de ces deux exemples pré-cités,

Puis les comparer à la souffrance que j'endure à cause de ton absence, on dirait que si j'étais
un homme ordinaire, je serais déjà parmi les morts. Mais ton nom cependant a fait de moi un
immortel amoureux de ta tendre personne.

La nuit devient longue et éternelle, le jour n'apparaît plus, le soleil est mi-vivant, mi-mort, la
lune de plus a renforcé l'obscurité des ténèbres, l'eau de la fontaine ne jaillit plus, les oiseaux
ne chantent plus, la colombe noircit et maigrit.

Le sol devient infertile, tous les êtres vivants meurent de faim, de soif, ils ne passent plus que
des nuits blanches, toute la terre est déséquilibrée. Que se passe-t-il? Pourquoi ceci? Pourquoi
cela? Ah! Vois-tu combien l'air est pollué, comment la vie s'éteint?

Tout ceci, ô bien aimée, est par ton absence causée, par ton silence dû.
Parle-moi, consolatrice de mon cœur, fait-moi voir tes yeux, tes beaux gros yeux lumineux
comme la pleine lune, tes lèvres roses comme le crépuscule.

Fait-moi, chère âme, chère femme de mes plus profonds rêves, voir ton visage épatant, ta
beauté éblouissante dont l'ange le plus pieux ne peut te voir sans être grandement fasciné de
tel sorte qu'il renonce même à son retour dans les cieux.

L'amour rend le plus hautain des hommes un humble , que cela ne t'étonne de me voir
quelques temps, comme un fou, pleurer à chaudes larmes, rire aux éclats, faire tout même

l'impossible à fin que je rende une partie de mon cœur heureuse.

Qui veut savoir pourquoi je t'aime, je lui dirais que juste je t'aime car celui qui t'aime pour ta beauté, ta croupe, ta morphologie, la clarté de tes yeux, la mollesse de ton corps, celui-là est, je dirais, un vaniteux, un égoïste.

Je ne suis point amoureux de ton corps, ni de tes cheveux si lisses, ni de tes seins si ronds, ni de tes jambes, ni de tes mains si délicates. Je suis amoureux de toi, seulement de toi, je n'aime que toi d'un fol amour.

Je crains de dire que je suis amoureux de quelque chose de toi parce qu'elle peut tôt ou tard, vu la vanité de notre vie, vu la légèreté de l'existence, disparaître. Or si je t'aime toi, morte ou pas tu resteras à jamais gravée dans mon cœur.

Je t'en supplie, chérie, au nom de tout ce qui compte le plus dans ta vie : exhausse ma prière ! La blessure du tigre est cruelle, mais celle de l'amour, ma rose, est mortelle. Ne sois donc point étonnée d'apprendre que mes jours ont expirés.

Je t'aime comme un fou, je t'aime comme un sage, je t'aime mon précieux trésor, je t'aime comme la prunelle de mes yeux. Car toi et moi ne font qu'un seul être et que sans toi je suis incomplet et donc sans toi, ma bien-aimée, je ne puis vivre.

L'ULTIME DEMEURE

Ô ma pauvre et triste âme!

Ressens-tu venir l'heure

D'aller dans la demeure

Où je n'aurais ni femme

Ni fils ni secoureur

Pour calmer ma douleur?

Tu t'en iras mienne âme,

Je resterai poussière

Enfui loin du soleil

De la belle lumière

Sous un terreux fauteuil

De regrets et de larmes.

As-tu rempli les normes
Célestes et ses lois?
As-tu combien de fois
Aidé des besogneux,
Des pauvres malheureux
Pleurant parmi les hommes?

Ta balance est légère...
Je frissonne, j'ai peur.
Ô Bon Dieu, Ô seigneur!
Je crains fort la rivière
Chaude avalant tout être
Ne voulant vous connaître.

Le bel âge mois pense,
Moins à l'anthropophage
Immortel qui ravage
Sans compassion ni peine
La vaine vie humaine
Et trouble la conscience.

La mort est incertaine,
Elle n'a point d'amis,
Elle est là comme un vent
Qui souffle à tout instant.
Vis donc cher mortel, vis
Sachant qu'est là ta peine!

CELLE QUE J'ÉPOUSERAI
Celle que moi j'épouserai,
Sera une femme très belle.
Je vais l'aimer et l'aimerai
Pour une vie longue, éternelle.

Sera une femme très belle,
Celle qui prendra soin de moi
Pour une vie longue, éternelle,

Elle restera toujours à moi.

Celle qui prendra soin de moi
Malgré les moments de la vie,
Elle restera toujours à moi,
Ma dame, meilleure amie.

Malgré les moments de la vie,
Je l'aimerai de tout mon cœur.
Ma dame, ma meilleure amie,
Ma douce, ma si tendre fleur.

Je l'aimerai de tout mon cœur,
Je lui serai un bon fidèle.
Ma douce, ma si tendre fleur,
Je jure de n'être infidèle.

Je lui serai un bon fidèle,
C'est pour elle que je mourrai.
Je jure de n'être infidèle
À celle que j'épouserai.

LE MOT DE LA FEMME

Dit-leur ma chère âme que je suis une femme
Fière de ma féminité,
Fière de ma personne et de ma dignité,
D'être une fille, mère ou dame.

Dit-leur mon âme que je ne suis inutile,
Je ne suis esclave au ménage.
L'homme, fier de lui, croit gérer son entourage,
Pourtant moi, je le manipule.

Dit-leur ma chère âme: pour ces hommes ingrats,
Je suis la porte de la vie.
Qui qu'ils soient, bienfaiteurs, égoïstes, malfrats,
Je reste leur meilleure amie.

Dit-leur qu'ils l'entendent: je les ai bien nourris,
Vêtus, chéris et fait grandir
À fin que leur soit bon et meilleur l'avenir.
Je l'ai fait pour vous fils, sans prix.

Alors fils, où est donc votre reconnaissance ?
Est-ce la discrimination ?
Croyez-vous que je sois, fils, faite sans conscience
Comme une bête sans raison ?

Il faut qu'en liberté mes pieds-nageoires voguent
Dans l'océan de la justice.
Les femmes, en luttant sans violence, dialoguent
Pour la parité, ma complice.

Vive la parité, vive l'égalité !

QUI ? POÈTE OU MACHINE ?

Poète, que veux-tu encore
De notre monde bien fait ?
N'es-tu pas, depuis l'aurore
jusques au soir, satisfait ?

Tu n'as plus ta place en ville.
Va, aux déserts et aux bois,
Chanter tes beaux vers, tranquille,
Avec tout ce que tu vois.

Que faire de tes conseils ?
Garde-les pour tes enfants.
Nous avons d'autres soleils
Qui éclairent notre temps.

Ne dis plus, de tes amours
La peine que tu endures,
Ton bonheur rêvé toujours

Et qu'aux êtres tu murmures.

Nous ne voulons plus de toi.
Vas te plaindre à la nature,
Demeure auprès d'elle coi.
Car close est ton aventure.

Que meurt ta philosophie !
Nous avons une maîtresse
Plus soûlante que l'ivresse.
Vive la technologie !

Peuple, me rejetez-vous ?
Préférez-vous la machine
Que le poète, âme frangine ?
Peuple, me banissez-vous ?

Rappelez-vous quand le deuil
Vous terrifie par son arme;
N'est-ce moi qui, ce soleil,
Vous redonne espoir, vous calme ?

Rappelez-vous quand l'amour
Par tant de torts vous désole,
Vous fait pleurer nuit et jour;
N'est-ce moi qui vous console ?

Rappelez-vous donc, ô gens !
Quand la raison vous échappe;
N'est-ce moi qui l'attrape
Et vous la ramène, ô gens ?

Rappelez-vous quand la nuit
Vous dissipe quelques choses ;
N'est-ce moi, ce flambeau, qui luit
Et éclaire toutes choses ?

Peuple, n'oubliez si vite

L'ancre qui tient le bateau
Quand la vague vous agite
Comme la tempête l'oiseau.

Ô Dieu, anges, astres, roses!
Les hommes ont-ils raison ?
Ô ciel, ô âmes moroses !
N'ai-je donc plus de maison ?

MA CONSOLATION

L'air est frais, le temps beau et l'azur verdoyant
Rayonne en laissant choir des flacons effleurant
Ma douce et chauve tête et mon cœur et mon âme.
Le soleil dans les cieux, multicolore luit
Et tout rayon produit sa couleur et traduit:
Rose symbolise la tendresse de femme;
Noir l'amère souffrance et l'atroce douleur;
Blanc la sérénité et vert la volonté;
Bleu traduit la bonté et jaune la beauté;
Rouge enfin exprime l'amour, le fond du cœur.
Mes yeux levés aux cieux où tombent des flacons
Agités par le vent, l'un d'eux, mou comme une âme,
Comme le soleil jaune et doux comme une dame
Reflète l'image d'une femme d'amour,
Femme de campagne auteure de mes jours,
Femme de familles, femme de nations;
Belle comme Venus. Ô toi ma chère mère!
Ne considérant point, vu qu'elle est su de tous,
La souffrance et douleur de la maternité,
Dans cette condamnée et altérée santé
Dont on diabolise presque chez les bantous;
Ton cœur, ton noble cœur vermeil sur cette terre
M'a si bien accueilli dans sa main rose et verte.
Malgré le sentier noir, plongé de temps en temps
Par la chair de ta chair, tu m'as, mère, élevé
Dans un climat serein; et ton cœur éminent
En bleu tout flamboyant de générosité

Incommensurable, franche et surtout honnête;
Mon enfance a fort joui dans ta sollicitude.
Tant de petits anges auraient désiré voir
Le jour mais n'ont point eu la chance comme moi
Et la grâce d'avoir un amour comme toi.
Une fois je t'aime, comme il est mon devoir,
Deux fois et trois fois et j'en fais une habitude
Puis le reste s'en suit. Même s'il se faisait
Que je puisse passer ma vie auprès de toi
Asservi comme un chien, même si je pouvais
Mendier, tout fuir, faire l'impossible pour toi,
Rien ne peut acquitter, rien envers toi ma dette.
Je ne suis capable que de t'offrir l'avoir
Cependant toi maman, tu m'as donné la vie,
Et sur moi, ma mère, tu as le plein pouvoir.
Oui, maman, je le dois et je te glorifie.
Un enfant, une femme, une belle tablette,
Tout se remplace mais une mère jamais.
Je vais chanter, chanter un chant rose affectueux,
Une douce romance et des vers élogieux,
Chanter comme pour moi jadis tu le faisais,
Chanter tes temps de joie, tes moments de douleur.
Ta bonne et belle âme, ton noble et ton grand cœur.
Je ne sais quoi de cher, de plus grand à t'offrir...
Consens au moins les mots de l'honnête expression
De plus hauts sentiments, plus profonds de mon âme.
Malheur, malheur, malheur à qui sa mère blâme !
Mon principal devoir envers toi mère mienne
Est de te protéger et dissiper ta peine.
Ô toi qui m'acceptas, toi qui faillis mourir!
Je t'aime mon espoir et ma consolation.

LES ÉTOILES

Elles sont toutes pareilles, brillantes.
C'est ainsi que pour leur clarté je chante.
Je chante pour toutes et pour chacune,
Je chante pour les filles de la lune;

En mémoire de ma petite sœur
Qui tôt quitta la terre, ce bas-monde
Laisant en nous peine et douleur profonde;
Celle que porte au fond mon petit cœur.
C'est la même lumière que je vois
Luire à multiples couleurs dans tes yeux,
C'est la même que j'entends comme voix
Produisant un son doux et mystérieux
Qu'avait ma petite sœur adorée,
À la grandeur et renommée dorée;
Et je retrouve en elle comme en toi,
La même force et grandeur de la foi,
La même bonté et beauté d'esprit,
Même nomination honorifique,
Même courage, même âme angélique,
Même grand cœur, même amour y compris.
Ô Reine de la nuit ! Voilà encore
En vie une étoile que tant j'adore.
Prenez soin d'elle, prenez, ciel, soin d'elle.
Celle qui reste, la seule, la belle,
L'unique de toutes ces âmes chères,
La dernière de toute les lumières.

MA FIERTÉ

Que l'on me haïsse, que l'on m'aime,
Que m'importe ! Je suis fier de moi-même.
Ces apparents défauts que l'on voit
Sont, hélas, plus que ce que l'on croit.

Ma légère vision voit pourtant
Au-delà de ce que la leur voit.
Et ma chère mémoire perçoit
Des choses, des objets le dedans.

Mon âme, en silence, entend du ciel,
Ce que vos oreilles n'ont la force
De porter. Cette puissante amorce

Me fait chanter un hymne immortel !

Je ne saurais de quelle manière,
Te louer, te glorifier, Seigneur.
C'est par ton éblouissante lumière
Que luit de mille couleurs mon coeur.

Mes bras que tu fis, sont des armes
Qui, dans ton sentier, père, défendent
Tes êtres que les misères rendent
Asservis à répandre des larmes.

Pour démontrer ta grande puissance,
Tu mis entre moi et tous les autres
Une énorme et riche différence
Qu'ils ne comprennent pas. Oh les pauvres !

Pourquoi vous fiez-vous seulement
À mon apparence extérieure ?
Voyez, s'il vous est possible, ô gens !
Admirez ma beauté intérieure.

Je suis difforme comme une datte,
Ainsi pour mieux comprendre ou connaître
Ma saveur, allons, goûtez mon être,
Pour différencier brise et tempête.

Je ne suis un être à observer,
Car il se peut que la vue vous trompe,
Que votre sentiment vous corrompe.
Pour m'aimer, il faut me pénétrer.

Africains, de la ségrégation
Vous vous plaignez, alors que chez vous,
Vous la faites. N'est-ce bien par vous
Que fut endommagée ma maison ?

Est-ce par vengeance contre l'homme

Blanc, que vous faites de moi démon
Par une simple comparaison ?
Le passé, il faut qu'on le pardonne.

La haine, comme un brûlant grand feu,
Nous consume et corrode nos coeurs.
On oublie pas toujours nos douleurs....
Mais seuls sont plus grands l'amour et Dieu.

La seule chose que vous puissiez
faire contre cette coutume :
Prenez une glace et une plume,
Car je suis l'écrit et le reflet !

LA MODE

C'est proprement n'avoir jamais vécu sur terre
Que de ne se donner, vivant, une manière.

Pourquoi je n'aime pas la mode ?
Pourquoi d'ailleurs doit-on l'aimer ?
Elle n'a rien à désirer.
Regarde où souvent elle rôde,
Les gens vicieux sans loi ni foi,
Regarde leur façon de voir :
C'est dans l'air qu'il faut nager,
C'est dans l'eau qu'il faut voler.
Et vous tenez à me voir choir
Dans ces imbecilités, moi ?
Imitez comme bon vous semble
La couture des animaux.
Moi, je garderai mes mentaux,
L'aigle à la fourmi ne ressemble.
Faites toujours comme barbie,
Jeunes filles, n'arrêtez pas.
Vous voulez faire de la vie
Un dessin animé, n'est-ce pas ?
Et vous, garçons, haltérophiles,

Travaillez, gonfler vos beaux corps,
Ça servira à votre mort
De repas aux vers, chers débiles.
Mais pourquoi, imitant le coq
Par sa coiffure, sa démarche,
Vous ne chantez pas, pauvres lâches,
Comme au matin le fait le coq ?
Vous voulez donc que je me batte
Toujours avec mon pantalon ?
Ou exposer mon caleçon
Comme un marchand de dattes ?
Montrez, filles, vos objets d'art,
Et continuer bien d'espérer
Qu'on vienne un jour vous épouser.
C'est la mode, il n'est jamais tard !
Flattez vous, trompez vous toujours.
Filles, ne cherchez que de l'or,
Garçons, n'enviez que le corps.
C'est la mode de vos amours !
Arrêtez ! Vous exagérez !
Mais d'où vient que vous confondiez,
Mâles et femelles, idiots ?
Regardez vous donc immoraux !
À quoi tient votre vie mes frères ?
Vous laissez-vous donc dans la mer
Mener par ces vagues en enfer
Où sombres sont toutes lumières ?
Revenez à vous, car le temps
N'attend personne, il part, il part.
Reprenez donc son mouvement
Avant qu'il ne vous soit trop tard !
C'est quand, après l'avoir perdu,
On se rend compte que le temps
N'est plus, qu'on le maudit. Vaincu,
On cherche en vain le vieux moment !

C'est proprement n'avoir jamais vécu sur terre
Que de ne se donner, vivant, une manière.

LA VISION

À midi, le soleil parfois jette des rais
Éblouissants, parfumés, doux mais fort chaleureux.
La nature en ce temps présente un beau reflet,
Et tout me semble heureux.

Je sens ma peau frôler tendrement le zéphyr,
Et je souris, sournois, aux feuilles, aux nuages.
Car le sourire donne espoir aux coeurs mis en cage
Rêvant sortir d'azur.

Malgré ce beau tableau, mon âme gémissant,
Ne prenait aucun goût à voir ce beau spectacle.
Mais par quelle grâce, quitter, par quel miracle
Ces horribles tourments ?

L'espérance pour moi n'avait plus d'importance.
Plus on a coutume de souffrir, plus la mort,
Après avoir été consumé de patience,
Devient notre seul sort.

Soudain, je vis paraître à mes yeux une femme,
J'ai eu peur, je tremblais voyant proche ma fin ;
Je sentis aussitôt le calme dans mon âme
Quand elle prit ma main :

< Belle âme désolée, souris, souris au jour !
C'est moi ! L'ange gardien, la femme et la fleur
Envoyée pour remettre encore en toi l'amour
Que t'ont ôté les pleurs.

< Je te donne mon coeur, toute ma vie, voilà ! >
Qui était-ce ? Démon ou fée? ange ou génie ?
C'était une vision, non une rêverie !
C'était toi, Paola !

C'était toi, princesse, c'était tes yeux luisants
Comme deux géantes, cylindriques cristaux
Qui, dans les ténèbres de mes pleurs incessants,
M'ont servi de flambeaux.

C'était toi, ma reine, c'était ta chère voix
Vivifiante et tendre qui fis vibrer mon coeur
Par des accents rares d'une nette candeur.
Oui, c'était bien ta voix !

C'était ta silhouette de cow-boy bien armé
Que, même dans l'ombre, remplis d'admiration,
Mes yeux observaient de loin avec passion
Cette pure beauté.

C'était ton sourire qui, noyé dans l'ivresse
Des éclats dispendieux de tes lèvres vermeilles,
Douceuses, suaves, on dirait deux merveilles,
Dissipa ma tristesse.

C'était toi, Paola, rose tant attendue;
C'était toi, je t'ai vue et je t'ai reconnue !
Deux âmes que le sort destinait d'assembler
Finissent rassemblées.

LE TEMPS

Le temps, ma chère amie, ne cesse d'avancer,
Et les jours évoluent, les gens également.
La nature humaine est vouée au changement.
La jeunesse, l'âge va bientôt ramasser.

Le malheur vient toujours notre bonheur chasser,
Changer, même effacer le bon comportement.
Mais ce malheur est bon paradoxalement
Car il ne va jamais sans des leçons laisser.

Mon âme, ma chère, n'aime pas voir les femmes,

Ces si tendres êtres laisser jaillir des larmes.
Nulle nuit ne passe, que je ne pense à toi.

Si c'est par ma langue et parole incontrôlée
Ou par mes actes que je t'aurais offensée;
Nul homme n'est parfait, ainsi pardonne-moi !

MON ESPOIR

Je t'écris, chère, au nom de ce qui nous unit,
De notre relation, de cette fleur si chère.
Là où est l'amitié rien n'est sombre, tout luit
D'une belle lumière.

Je t'écris aujourd'hui pour louer ta bonté
À des gens malheureux comme moi qui te parle.
Je suis une terre sèche, morte à moitié
Qui, les douleurs avale.

Mon âme dans mon corps soupire, frémit, frissonne.
Pauvre âme gémissante, elle pleure et s'agite.
Je sens le tremblement d'un cœur qui bat trop vite
Comme un gros train qui sonne.

Nulle créature dans ce monde ne songe
À la mélancolie qui depuis peu me ronge.
Partout dans ce monde, je n'ai trouvé que toi
En qui, chère, j'ai foi.

Les fleurs de l'arbre du vrai amour jaunissent,
Les branches sont sèches et portent des fissures.
J'ai pitié de l'arbre pour ses graves blessures
Et ses jours qui finissent.

Demande-toi un jour pourquoi, ma chère amie,
Les amours de ce temps ne durent plus longtemps ?
L'amour qui verdoyait, devient jaune au printemps
Et crie : < ô vaine vie ! >

Comme un doux papillon, mon cœur cherche une fleur
Sincère qui sache faire sentir l'ivresse
D'un amour grand et vrai qui console et paresse
 À cause du bonheur.

Moi qui te parle, aussi j'ai comme toi un cœur,
Comme toi je souffre et comme toi j'aime;
Et quand souvent je vois ma peine et ma douleur,
 J'ai pitié de moi-même.

Voilà donc, chère amie, mon espoir, ma souffrance.
Je vais encor tenter une seconde chance
Pourvu que cette fois tout puisse bien marcher
 Sans courir de danger.

L'ÉCUME

Qu'on me prenne pour une écume,
Flottant au bord d'une rivière,
Toute blanche comme une plume,
Comme la mousse d'une bière.
Quand je me présente et m'assieds
Revient aux mortels grande joie;
Je m'en moque quand je les vois
Pour moi dévier la juste voie.
Certains esprits d'étage bas
Pour suivre des autres les pas,
Vendent à l'ennemi de l'homme,
Qui les fit sortir par la pomme
Leurs père et mère du jardin,
Leurs cœurs, leurs faibles, pauvres âmes.
Qui ne sait l'acte du malin ?
Regrettant, on finit en larmes.
D'autres encore pour m'avoir
Passent et perdent tout leur temps
Aux bas et vils amusements
Que présente ce monde noir.

Je suis d'ici bas le bonheur
Et l'illusion de l'absolu.
Je suis sur la terre venu
Aux avides comme un trompeur,
La grâce divine aux croyants,
Aux bons et aux reconnaissants.
Ayez pour guide le seigneur,
Car l'âme qui des vanités
Se peint de couleurs variées,
Dessine sa perte ici bas,
Et l'oubli de ces chers appas
Que nous promet le créateur !

L'AMOUR COMME UN PACTE

Quand te prête des ailes l'amour,
Prends les avec prudence, mon âme.
Il se peut qu'il te les prenne un jour
En plein air et éteigne sa flamme.

Il est si doux quand par aventure
Il vient et nous tend sa fraîche main.
Tout change de couleur, de nature :
Nuit devient jour, soir devient matin.

Nos yeux voyent des faits ordinaires,
Fats yeux ! Noyé dans l'aveuglement
D'un momentané enchantement,
D'une manière extraordinaire.

Pourquoi donc de ton bonheur fugace
Nous peins-tu une image immortelle ?
Pourquoi, pourquoi nous rends-tu si belle
Ton effrayable et cruelle face ?

Où jettes-tu toutes ces promesses
Dans lesquelles tu Berçais nos coeurs ?
Pourquoi nous prêtes-tu ces ivresses,

Si peu après tu reprends tes soeurs ?

L'amour, comme un pacte avec le diable,
Nous prête, de façon embellie,
Ses bienfaits et sa grâce encherie
Pour nous rendre après plus redevables.

Après nous avoir ravi ses ailes,
Et repris toutes ces choses belles,
On s'écrie : < ô amour exigeant !
Pourquoi donc as-tu perdu mon temps ? >

Quand te prête des ailes l'amour,
Prends les avec prudence, mon âme.
Il se peut qu'il te les prenne un jour
En plein air et éteigne sa flamme.

J'AI TOUT DONNÉ

J'ai donné ma vie et mon âme,
Oui, j'ai tout donné à l'amour,
À un être et à une femme;
Mais c'est moi le perdant du jour.

Je me suis donné à ma flamme
Et j'ai été esclave un jour.
J'ai donné ma vie et mon âme,
Oui, j'ai tout donné à l'amour.

Pour que ne m'échappe ma dame,
Je la serrais de bras à tour,
Mais elle m'abandonna pour
Ne laisser qu'à l'œil une larme.
J'ai donné ma vie et mon âme,
Oui, j'ai tout donné à l'amour

LA FOLIE DE GUÉPARDS

Le roi lion l'avait dit dans sa genèse
Et établi de sa loi l'exégèse,
Que tout vivant dans la forêt est libre
De jouir pleinement de ses droits et vivre.
Cependant un jour, pour leurs intérêts,
Cherchant à humilier le roi,
Arrachant des vies au nom de la loi,
Les guépards semèrent partout la peur
Et de tous les animaux la terreur.
On ne voyait plus à leurs yeux que regrets.
Une souris alla donc voir le maître
Puis humblement dit: < Ô roi de forêt!
Est-ce vous qui avez permis ces meurtres?>
Alors le roi répondit stupéfait:
< J'ai certes déjà interdit ce mot,
Celui qui l'applique sans doute est sot.>
Si vous dites que l'Islam autorise
Le terrorisme, vous avez bien tort.
Certes qui le pratique, la loi brise
Car elle n'admet point des purs la mort.

MA POÉSIE

Quand le bon Dieu me fit dans ce monde surgir,
Ma tête était toute petite et ma peau pâle,
Et les sages-femmes, prises de peur fatale,
Me voyaient, pauvre enfant sans défense, mourir.

Mais le ciel vit le front tout ridé de ma mère,
Qui n'avait rien d'autre qu'à plaindre sa douleur
Par des gémissements traduisant son malheur,
Il me dit : < fils revis, sois utile à la terre.>

Aussitôt je repris le souffle en pleurnichant,
Tout le monde, surpris, changea les pleurs en joie,
Ma mère dans ses bras me prit, aux cieux parlant :
< Puisqu'il est plus à vous, montrez-lui donc la voie,

< Qu'il vous soit bien soumis.> c'est là que débuta
Mon séjour terrestre, que je vis le beau jour.
Mais la vie, méconnue encor, semblait d'amour
Comme ce fut là-haut, chez Dieu, dans l'au-delà.

C'était mes premiers jours, ce n'était que début.
Plus tard, je vis enfin à quoi ressemblait l'homme :
C'était une espèce d'ange-démon difforme
Qui va, boitant, marchant, seul, vers son fatal but.

C'est dans ce désespoir que je vécus depuis...
La vie n'avait en soi rien de vrai, rien de sûr,
C'est ainsi que mon coeur, souciant, enfin comprit
Que notre seul espoir est de renaître pur.

La seule chose en quoi je puis trouver refuge,
C'est ce que nul ne sait, c'est ce qu'on nomme : foi.
Nombreux, de chimère, d'égarement la juge.
C'est elle, au contraire la prééminente loi.

C'est elle qui, faisant du bon Dieu son domaine,
Redonne encor du goût aux hommes de la vie,
Qui adoucit l'âme par les maux endurcie,
Qui ne connaît qu'amour et ignore la haine.

On me fit vainement croire que la matière,
Dans cette immensité, seule est réalité,
Que toute pensée hors de cela est chimère.
Peut-être ont-ils raison... où es-tu vérité ?

Le vrai n'est seulement ce que voyent nos yeux.
Car certaines choses n'admettent qu'on les touche,
On ne voit que leur art incroyable et farouche
Qui tantôt rend heureux, tantôt rend malheureux.

Leur pouvoir est plus grand, leur mérite est plus noble :
Mais l'homme vaniteux par sa pensée ignoble
Cherche à les corrompre. C'est dans la confusion

Qu'il jette, sourd, aveugle et lâche, sa raison.

Tout homme de quelque nature qu'il soit fait,
Sent au fond de son coeur la présence de Dieu.
Son esprit révolté lui cache, insatisfait,
Ce sentiment intime et l'égare peu à peu.

Son esprit vibre en nous et verse des rayons
D'amour dans le vase de notre humanité.
C'est sa voix qui, parlant au poète, à l'oppressé,
Au malheureux, surgit des plaintes, d'oraisons.

C'est son souffle qu'on sent quand les herbes s'inclinent,
Et qu'en douceur les fleurs se meuvent et déclinent,
C'est son ombre, la nuit quand tout semble endormi,
Qui veille sur nous et qui nous tient compagnie.

C'est sa main qui toujours survient et nous délivre
Quand le sort au malheur, au désespoir nous livre.
C'est lui, c'est lui, c'est lui qu'on espère un jour voir
Quand dira l'âme au corps : < je m'en vais, au revoir !>

C'est lui qui de sa voix fis résonner mon âme,
Meurtrie et alanguie par tant de lourdes peines,
Quand tout me maudit : vent, soleil, arbre, homme ou femme,
Dans tous les horizons comme un concert d'araines.

C'est donc pour cela que je consacre mon être,
Comme ce fut le voeu de ma mère, à te servir.
La poésie, belle soit-elle, doit mourir
Si elle n'a pour rôle de te faire connaître.

Poète, c'est Dieu, lui seul, que donc tu as devoir
D'abord de le louer avant toute autre chose.
Puis tu pourras ensuite, à ton goût, à ta rose
Faire des éloges. Voilà donc ton devoir.